

# Hortensia

Laure Carin

Trois grandes têtes d'hortensia blanches et vertes piquées de feuillages d'eucalyptus. De grosses boules de petites fleurs serrées les unes contre les autres au-dessus de longues tiges.

Je dis des fleurs, pour moi, et, après un temps, à mi-voix, qu'elles sont belles. J'enlève le cellophane qui enveloppe la gerbe, je coupe le fil qui enserme les tiges et je mets les fleurs dans l'eau. Aussitôt la composition se défait, fleurs et feuillages s'écartent dans le vase à col large, et, l'espace d'un instant, je crois voir les hortensias s'ouvrir devant moi. J'allume une cigarette. C'est pourtant vrai qu'elles sont belles.

L'hortensia arborescent est une plante de l'ombre qui pousse dans les sols humides, grandit dans les terrains exposés nord et s'épanouit dans les pépinières des bords de mer. Ses fleurs, d'abord lavées de vert, blanchissent au fil des jours, pour reprendre en automne, quand les nuits fraîchissent, des nuances vert d'eau. Cueillies aux premières gelées, de bon matin, entre l'ongle du pouce et l'index, et envoyées par camion réfrigéré à Rungis, elles fleurissent jusqu'en octobre les intérieurs d'Ile-de-France.

Les trois têtes d'hortensia devant moi sont parmi les dernières de la saison et les premières de la journée. C'est sans doute pourquoi elles paraissent si fraîches. Par leur blancheur irisée de vert, elles évoquent irrésistiblement de grosses boules de neige. Je ne saurais dire si elles annoncent la fin des beaux jours ou le début de la saison froide. Mais elles illuminent la pièce et tout l'appartement avec et je ne peux les regarder sans avoir le frisson.

Il faut du courage pour refuser un bouquet de fleurs et j'aime trop les fleurs coupées pour avoir ce courage. Mais, en vérité, il faut aussi du courage pour accepter des fleurs et plus encore de grandes fleurs à la beauté clinique comme mes hortensias. Une autre sorte de courage, une forme d'endurance, la mienne.

C'est long une semaine d'arrêt. Sept jours cloîtré chez soi. Des heures et des heures à tourner en rond dans trente malheureux mètres carrés. Le temps passe extrêmement lentement quand on est isolée, désœuvrée, livrée à soi-même et que l'on attend. Depuis le matin où j'ai reçu ce bouquet d'hortensias, je suis restée seule, il n'est venu personne. De toute manière, si quelqu'un venait, je ne pourrais pas lui ouvrir : il resterait dehors et moi, encore et toujours, dedans, derrière la porte de mon petit appartement.

Je ne suis pas en état de me montrer sauf à rester prostrée la tête dans les mains. C'est la raison pour laquelle j'ai consulté. Sans m'examiner, mon généraliste m'a prescrit du Doliprane 1000 et de l'Advil, un comprimé en alternance toutes les six heures, du Voltarène, un gel anti-inflammatoire à appliquer matin et soir et un congé-maladie d'une semaine. Je suis arrêtée non pas jusqu'à ce que je sois remise, mais jusqu'à ce je puisse reprendre une vie

sociale normale. C'est-à-dire, très concrètement, baisser les mains, relever la tête et paraître à visage découvert.

L'ennui est un sentiment violent. Je me rappelle comment, enfant, je maltraçais les petites bêtes pour tromper mon ennui. Je leur arrachais les pattes et les ailes. Je les coupais en deux, séparant d'une pression de l'ongle l'abdomen du thorax. Je les écrasais sous mon pied d'un long et lent mouvement de rotation de la jambe. Et tout ça très tranquillement avec un grand détachement. À ma décharge, ces petites bêtes semblaient s'inquiéter assez peu de tout ce que je pouvais leur faire subir. Quant à moi, ces petits jeux ne m'amusaient pas, c'est à peine s'ils m'occupaient.

À présent, je serais tout à fait incapable de ce genre d'exactions. En femme de mon temps, animaliste et antispéciste, je suis à l'écoute du vivant, attentive à toutes les formes de vie, toutes les espèces, tous les organismes : humains et non humains, animaux et végétaux, gros et petits. Rien de ce qui est animé ne m'est étranger, rien de ce qui est sensible ne m'est indifférent. J'ai oublié ce que c'est que la cruauté, je ne connais plus que l'empathie. Je suis pleinement consciente qu'aujourd'hui, le vivant souffre d'une douleur inédite, muette et sans nerf. J'entends le cri ultrasonique de la nature, je sens vibrer l'air autour de moi, j'ai même parfois l'impression que c'est moi qui frémis.

Désormais, pour tuer le temps, au lieu de sadiser les insectes, je soigne mes hortensias. Chaque jour, je les couche sur la planche de cuisine, je coupe leur queue d'un bon centimètre, j'arrache leurs feuilles les plus basses. Puis je remplis le vase d'eau propre à laquelle j'ajoute quelques gouttes d'eau de javel ou une pincée

de bicarbonate de soude. Après quoi je ferme les volets à moitié et j'ouvre grand la fenêtre. Il fait sombre et froid chez moi, plus sombre et plus froid encore que d'ordinaire. C'est nécessaire. Les fleurs coupées, et singulièrement les hortensias, ont besoin d'eau, d'ombre et de fraîcheur. La nuit, je place le bouquet au frais dans mon réfrigérateur. Il y occupe presque toute la place. Drôle de spectacle que ces grandes et larges fleurs renfermées dans ce petit caisson givré. Il me faut toujours un moment, et chaque soir plus long, avant de me résoudre à refermer la porte du frigo et à aller me coucher.

Je comprends maintenant pourquoi les fleurs sont interdites dans les hôpitaux. Ce n'est pas, ou pas seulement, à cause des risques d'infections nosocomiales : elles demandent trop d'entretien. A raison d'un bouquet par chambre et, mettons, d'une vingtaine de chambres par service, j'imagine la charge qu'elles représenteraient pour un personnel soignant déjà dépassé, charge physique, charge mentale. Si les fleurs étaient à nouveau autorisées dans les hôpitaux comme elles l'étaient quand j'étais petite, alors certainement il faudrait choisir : les patients ou les fleurs. Le choix serait vite fait.

Je ne pense plus à lui, je ne m'inquiète plus de savoir s'il reviendra ni ce que je ferai quand il reviendra, je ne pense plus à rien. Je reste assise, le coude sur la table, la main repliée, à me ronger les ongles et à m'abîmer dans la contemplation de mes fleurs.

Les hortensias arborescents sont des fleurs abstraites, irréelles à force de pureté, de légèreté, de sérénité. De volumineuses bulles florales suspendues dans les airs au-dessus d'un cylindre de verre. Un camaïeu de blancs, blanc lavé de vert, blanc humide et

translucide, blanc luminescent diffusant par-dessus le froid parfum de l'eucalyptus dans la pénombre de la pièce. Et, pourtant mes trois têtes d'hortensia, ces fleurs sans odeur, sans couleur, sans affect, sont bien réelles, matière vivante, on ne peut plus vivante : il suffit de fermer les yeux un instant pour les retrouver fanées.

Je descends les poubelles, je mets le vase à égoutter sur la paillasse de l'évier et je remets en place les étagères de mon réfrigérateur. Je pense, il faudra que je fasse des courses et j'allume une cigarette. De ma fenêtre, on ne voit pas le ciel, seulement la façade de l'immeuble d'en face et le reflet de mon visage. Je ne me sens pas triste d'avoir jeté mes hortensias. Le bouquet aura duré sept jours en tout, le temps de mon arrêt maladie exactement. A présent, les fleurs sont passées et je suis de nouveau visible : la vie peut reprendre.

Cette fois, il arrive les mains vides et, tout de suite, je le fais entrer. Je jouis très vite, puis lui, et c'est un intense soulagement pour tous les deux. Nous passons le reste de l'après-midi au lit, à paresser, rêvasser, sommeiller collé-serré, la tête dans l'oreiller. C'est bon d'être ensemble à nouveau.

Au fond, rien ne sépare un couple comme un bouquet d'hortensias. A présent, il n'y a plus de fleurs entre nous. Plus de fleurs pour nous tenir à distance l'un de l'autre, plus de fleurs pour entraver ses mains et dissimuler mon visage, plus de fleurs pour saturer l'espace de mon petit appartement. Et c'est comme s'il n'y avait jamais eu, comme s'il n'y aurait jamais plus de fleurs. Pourtant, depuis que j'ai débandé, je ne peux penser à rien d'autre qu'à mes hortensias arborescents et à leurs exubérantes inflorescences. L'hortensia est une plante vivace, une espèce

invasive, mentalement sinon physiquement. Il ne suffit pas de la jeter pour s'en débarrasser.

S'il était simplement venu me demander pardon pour ce qu'il m'avait fait, je ne lui aurais pas ouvert. S'il m'avait apporté un cadeau en guise de réparation, n'importe quel autre cadeau, je l'aurais refusé. La rancune est une vertu chez une nature lâche, veule et faible comme la mienne, une manière de se préserver, de rester derrière la porte ou au pire figée sur le seuil de son appartement, bras croisés, lèvres scellées. Mais il m'offre une gerbe de fleurs blanches, et, pas n'importe quelles fleurs blanches, pas des lis, pas des orchidées, des hortensias arborescents, ces fleurs de l'ombre à la beauté fatale, et je le remercie.

Je ne lui ai jamais dit que j'aimais les fleurs coupées. J'ignorais les aimer autant jusqu'à ce qu'il me tende ce bouquet d'hortensias. Dès que je le vois, la tête me tourne. Je suis prise de vertige, d'une irrépressible envie de plonger dans la neige de ces fleurs hivernales, d'inhaler l'air glacé de ces frais feuillages. Saisie, vivifiée, je sens mon sang couler dans mes veines, mon cœur palpiter, mon vagin se contracter. Euphorique, ivre de joie et de plaisir, je bégaie, merci, oh merci, oh mon chéri, oh. Et ce n'est qu'ensuite, une fois que j'ai retrouvé un semblant de calme, relevé la tête, rouvert les yeux, alors que je le regarde, que je mesure combien j'aime les fleurs coupées, éperdument.

A présent, il dort et je pense à la vie, comment va la vie, à quoi tient la vie, la mienne, la sienne, la nôtre... Maintenant qu'il est près de moi dans mon lit, je peux l'admettre. Les fleurs sont de bien maigres, de bien piètres excuses, et singulièrement mes hortensias, ces quelques têtes blêmes plantées sur de méchants bâtons offertes sans gêne et acceptées sans honte un triste matin

d'octobre. Pourtant ce sont ses excuses et ce sont aussi les miennes. A quoi tient la vie ? À rien, trois fois rien, trois têtes d'hortensia, les toutes dernières de la saison, avant que les nuits d'automne ne deviennent définitivement trop froides.